



7 NOVEMBRE 2005.
FUNÉRAILLES DE
LA POÉTESSE
NADIA ANJUMAN,
BATTUE À MORT
PAR SON MARI.

Herat, la grande cité de l'Ouest afghan, est une ville de poètes. Du temps de la reine timouride Gawhar Shad, au XV^e siècle, il fut noté qu'on ne pouvait marcher en ville sans buter sur un versificateur. De nos jours, Herat a perdu de son lustre, et ses poètes ont tourné maudits, singulièrement ses poétesses.

Nadia Anjuman en est le symbole. Elle publiait en 2004, à 24 ans, son premier recueil : *Gul-e dodi* (« Fleur rouge sombre »), qui s'est depuis vendu à près de trois mille exemplaires. Dans un pays où 76 % des plus de 15 ans sont illettrés et où le réseau de distribution est plus que chancelant, c'est une assomption. Nadia ne l'a pas su. Le 5 novembre 2005, elle mourait à l'hôpital, après avoir été battue par son mari. Herat est donc une ville où la « reconstruction » afghane, la « libération de la femme afghane » dont on a oublié qu'elle nous était vantée par Cherie Blair et Laura Bush en 2001, se révèle une douloureuse épreuve de patience. ■

Le cercle des poétesses disparues

Entre 1996 et 2001, sous le régime des talibans, de jeunes Afghanes se réunissaient en secret, dans la ville d'Herat, pour apprendre et écrire. Depuis, deux ont connu une mort violente. D'autres continuent la lutte.



➤ Dans les rues de la ville, sous des pins élancés, accueillants, une amie de Nadia nous raconte ce chemin-là. Khalida Khorsand a 24 ans, elle écrit des nouvelles et est publiée dans des revues. Entre deux demeures à balcons roses, volutes et encorbellements dorés – nous sommes près de la frontière iranienne, le commerce est ici florissant –, elle cherche leur « cachette ». Une maison où elle a poursuivi ses études en grand secret, avec Nadia et quatre jeunes filles d'une trempe rare, entre 1996 et 2001, à l'époque où les talibans tenaient la ville.

C'est une histoire de couture : chaque matin, les six jeunes filles s'y rendaient en tchador bleu, un panier sous le bras. Sous du fil pervenche et des aiguilles, elles cachaient des livres. Et sous cette couverture d'innocentes tricoteuses de layette, elles étudiaient James Joyce et Fiodor Dostoïevski, Simone de Beauvoir et Virginia Woolf, ainsi que naturellement la fine fleur de la poésie persane. Nasser Rahiyab, professeur à la faculté de littérature d'Herat, avait pris en charge leur magistère. Son geste était courageux : selon Khalida, « il risquait la mort, comme nous et comme les gens de la maison qui nous hébergeaient ».

James Joyce valait-il cette peine ? « On se sentait vivre, ici, dit Khalida. Il fallait que nos cerveaux fonctionnent, que nos âmes restent actives. Si j'étais restée à la maison, comme les autres femmes, ç'aurait été une forme de mort. » Il reste aujourd'hui de la cachette un simple portail couvert de lierre et la trace d'une plaque, qu'elles avaient apposée ici : « L'aiguille d'or, cours de couture pour femmes ».

En privé, Khalida a déposé son tchador – un vêtement ample à l'iranienne qui couvre les cheveux et tout le corps, mais pas la face. C'est une belle jeune femme au visage impassible, pâle, habillée de noir. Au revers droit de sa veste, une broche d'argent ouvragée s'accorde délicatement à ses écarpins. Les mots lui manquent, dans ce persan qu'elle parle avec élégance, pour décrire leur espoir, leur joie, en novembre 2001, quand les talibans ont été chassés d'Herat. L'université s'est ouverte aux femmes, elles s'y sont inscrites.

Puis, les réalités afghanes ont resurgi : il y eut des hommes et des demandes en mariage. L'un d'eux, après avoir essayé les fleurs, finit par envoyer un Coran à la famille de Nadia, une demande qu'elle ne put refuser. Alors Nadia s'efface. Elle disparaît de l'association littéraire, refuse les invitations, s'engloutit dans sa vie familiale. Elle présente à ses amies une face confiante, semble accepter sa situation, tout en écrivant en secret dans un *ghazal* (un poème lyrique) : « Je suis acculée derrière ces barreaux, pleine de douleur et de mélancolie », concluant : « Je suis une femme afghane et je dois gémir. »

Le 6 novembre 2005, le mari, Farid



“Je suis acculée derrière ces barreaux, pleine de douleur et de mélancolie. (...) Je suis une femme afghane et je dois gémir.” NADIA ANJUMAN

Ahmad Majid Neia, est conduit en prison. Il y a eu dispute la veille, il a battu Nadia, a attendu quatre heures avant de l'emmener à l'hôpital, il est accusé de meurtre. Ce mois-là, l'écrivain et cinéaste Atiq Rahimi se rend à Herat pour un colloque. En mars 2009, il expliquait à *Télérama* : « En prison, le mari s'est injecté de l'essence dans les veines. Je suis allé le voir à l'hôpital, il gisait, inerte. C'était un homme très sympathique, éduqué, un professeur, pas un taliban (...) Chose étrange, je n'ai pas pu me glisser dans la peau de ce type, pas pu me glisser

dans la peau de cette femme, c'est elle qui est venue en moi. Pour que je parle d'elle, de ses blessures. » De cette rencontre est né *Syngué Sabour*, prix Goncourt 2008, dédié à Nadia.

Khalida raconte une deuxième mort : celle de Maria Tanha. Une tête brûlée, tricoteuse de vers elle aussi à L'aiguille d'or. Sa belle-sœur avait refusé de l'envoyer à l'hôpital après un accident de voiture. Elle conduisait, elle était avec un homme, cela aurait fait mauvais genre.

Devant le portail de l'université d'Herat, un chantier en plein développement, le soleil fait deviner les jeans sous les tchadors d'une vingtaine de jeunes femmes qui nous regardent en riant. Nasser Rahiyab, le professeur, n'aime pas parler des morts. Il préfère évoquer Homeira Naderi, un autre membre du cercle, qui termine actuellement un doctorat en Iran. Elle a publié un roman l'an dernier : *Noqra* ou « L'Argent ». Étrangement, Nasser ne semble pas favorable à ce que les femmes de son pays, après leurs études, tentent d'exercer un métier autre que celui d'enseignante. Derrière la fenêtre, il y a des collines de terre sèche, claire : un petit cimetière y abrite la tombe de Nadia Anjuman. Le professeur propose de nous faire accompagner là-bas par le mari assassin, qui dirige aujourd'hui la bibliothèque universitaire. La famille de Nadia avait accepté de retirer sa plainte contre l'assurance qu'il ferait cinq ans de prison. Il y est resté un mois. Nadia est officiellement « suicidée ». Nous déclinons l'invitation.

Malgré tout cela, Khalida Khorsand se dit confiante. Elle s'est mariée, elle aussi, avec un médecin, elle a deux jumelles. Elle a milité patiemment pour avoir le droit de travailler. Entre les positions de la folle et de la sage, celles de ses amies Maria et Nadia, elle a choisi la médiane : « Il ne faut jamais dire simplement “je ne veux pas ! je ne veux pas !” Si je veux atteindre mon but, il faut que j'aie un mari, des enfants, même si pour moi ça n'était pas vraiment nécessaire. » Le premier pas, pour elle, c'est éduquer les femmes de sa ville, à travers une ONG, et écrire. Elle verra le résultat dans vingt ans : Herat est une ville de poétesses patientes ■

LOUIS IMBERT